



PROJECT MUSE®

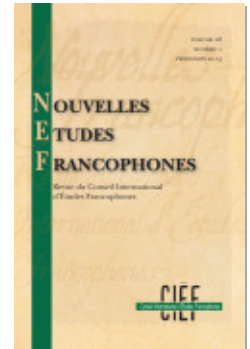
Océan Indien

Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo

Nouvelles Études Francophones, Volume 28, Numéro 1, Printemps 2013, pp. 243-256 (Article)

Published by University of Nebraska Press

DOI: 10.1353/nef.2013.0038



➔ For additional information about this article

<http://muse.jhu.edu/journals/nef/summary/v028/28.1.magdelaine-andrianjafitrimo.html>

Océan Indien

Par Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo,
Université de La Réunion

Œuvres de création

Devi, Ananda. *Les Hommes qui me parlent*. Paris: Gallimard, 2011.

ISBN 9782070134403. 216 p.

Après seize romans, recueils de poèmes et de nouvelles, l'auteure mauricienne Ananda Devi nous propose ici pour la première fois une autofiction d'écrivaine et de femme en crise.

Je me méfie du mot autofiction mais toute écriture n'est peut-être que cela, déguisée de mille et une façons. Même en faisant la folle tentative de la révélation, l'on se transforme en fiction. Ou alors, un jour, on comprend qu'il n'est plus nécessaire d'utiliser des personnages pour revenir vers soi. (68)

Et c'est bien à ce retour sur soi qu'elle s'emploie, mais aussi à un retour sur écriture. Le texte est en effet une réflexion très personnelle sur la création, le rôle et les fonctions de l'art, ainsi que sur le rapport du féminin et du masculin. Le récit est déclenché par une crise familiale et conjugale intense qui conduit la narratrice, A. D., à se réfugier dans une chambre d'hôtel et elle se fait le fil conducteur de cette introspection. C'est cette fuite qui lui permet de se départir de la présence obsédante et envahissante des hommes qui l'entourent. Sa méditation porte sur l'extrême violence des relations familiales, sur l'échec de la rencontre et le mystère des êtres proches, sur la difficulté de la maternité liée à la question de la création (52). Dans une confession assumée (76), le récit propose une entrée intime dans sa propre œuvre. Elle rappelle en effet des événements autobiographiques qui ont suscité ses premiers textes: un amour malheureux à quinze ans, la découverte de la réalité du racisme et des préjugés ethniques dans son île, la découverte de la trahison mais aussi de l'amour pour Maurice dont elle ne cesse de parcourir les lieux qui engendreront ses textes. Elle évoque ses relations presque charnelles, toujours sensorielles, avec ses propres personnages, si proches et jamais les mêmes qu'elle. Écrire sans ces femmes de papier, c'est pour la première fois ne pas se cacher: "aucun personnage ne me protège de moi-même. Cette fois, l'écran est un miroir" (16). Mais ce miroir est largement créé par les masques que les autres ont plaqués sur son visage. "Chaque femme est un rôle. Pas une personne" (51), et ce rôle est en particulier déterminé par la voix des hommes, ainsi qu'elle le rappelle en *incipit*: "Tous ces hommes

qui me parlent. Fils, mari, père, amis, écrivains morts et vivants. Une litanie de mots, d'heures effacées et revécues, de bonheurs révolus, de tendresses éclopées. Je suis offerte à la parole des hommes. Parce que je suis une femme" (11). Le récit se construit autour de ces hommes qui lui parlent et "la parlent," mais elle déconstruit leurs voix, se libère de ce qu'elles lui ont imposé d'être et c'est elle, enfin, qui leur parle sans concession. Fait de courts chapitres non titrés et non numérotés, le récit est une plongée anamnétique dans ce que ces paroles lui ont renvoyé de trop violent, de trop aimant, de tyrannique toujours et qui l'ont empêchée de s'émanciper. "Fuir [. . .] Ne plus être exposée à la tyrannie des mâles" (88) au point de désirer en mourir, mais de préférer écrire, et créer encore et toujours. Elle propose dans ce très beau texte la reconstruction d'une femme par elle-même, une reprise de soi à l'écoute de "la femme qui [lui] parle" (77). Placé sous le signe de Camus et de *L'Homme révolté*, le texte veut briser les carcans, et accomplir enfin pour soi la mission que l'auteure assignait à ses personnages de femmes sans jamais avoir le courage de suivre leur voie: "Toutes les femmes de mes livres me l'ont dit: affranchis-toi. C'était le message que je m'adressais. Et je ne m'écoutais pas. [. . .] Mon réveil n'a que trop tardé. C'était à moi de l'accomplir, pas à toi de me libérer" (93).

De Souza, Carl. *En Chute libre*. Paris: Éditions de l'Olivier, 2012.

ISBN 9782879298191. 316 p.

Carl de Souza, célèbre auteur mauricien, propose ici son cinquième roman après un long silence de plus de dix ans. Dans ce très beau roman de facture sobre aux échos très britanniques—on retrouve du Naipaul et du roman *Les Hommes de paille* dans l'analyse de la nostalgie coloniale et de la peur du chaos par des insulaires aliénés—de Souza choisit la métaphore du badminton pour retracer l'histoire d'un ancien champion, maintenant amputé d'une jambe, et des déchirements de sa famille, mais surtout de sa nation. Il retrace le passage à l'indépendance d'une île tropicale imaginaire, Fernandez, et de sa capitale, Port-Benjamin, dans la douleur, le bouleversement de son mode de vie, les déchirements interethniques, la peur de la confusion. Dans cette colonie britannique finissante vivent le protagoniste Jeremy Kumarsamy et sa famille, fascinés par la Grande-Bretagne à laquelle ils sont convaincus d'appartenir avant de comprendre qu'ils n'en ont jamais fait partie. Jeremy mène une enfance heureuse, tout entière consacrée aux parties de volant avec sa tante, la jeune Felicity. Mais le roman repose sur une série de secrets perçus par le regard de l'enfant et difficilement devinés: l'homosexualité de Felicity puis sa liaison passionnée avec le père de Jeremy—Samy, un brillant champion de badminton et zélé défenseur de la colonie; la disparition de Samy grièvement brûlé lors d'émeutes interethniques durant lesquelles il a été blessé par un cocktail Molotov et s'est retrouvé opposé à son propre fils. Le roman se construit sur les disparitions successives des per-

sonnages: fuite de Felicity, de Samy qui reviendra mourant au domicile familial, disparition de la joueuse Heather dont Jeremy est amoureux, disparition temporaire de sa première maîtresse Litchi, une fille pauvre dont il a probablement un enfant. Jeremy semble jouer une partie qui en permanence le dépasse. Il se voit contraint de rentrer au pays après quinze ans d'absence, après avoir agressé un homme, perdu sa jambe, perdu sa fascination pour sa tante. Il ne lui reste qu'à demeurer enfermé dans la maison familiale, seul avec sa mère, à recoudre les lambeaux de sa mémoire pour peu à peu en combler les failles. Le texte fait alterner récit à la première personne de l'homme blessé et récit à la troisième personne de l'enfance, ce qui accentue la sensation permanente de n'avoir jamais rien décidé ni coïncidé avec soi-même. Sous la trajectoire désenchantée de cet exilé jamais vraiment adapté ni à Londres ni à son île, on lit les soubresauts du passage de l'Empire à l'indépendance, de l'aliénation coloniale au consumérisme d'un état postcolonial centré sur le commerce et le tourisme, d'une difficulté à se constituer une identité émancipée.

Ecormier, Joëlle. *B(r)aises*. Saint-André: Océan Éditions, 2011.

ISBN 9782362470264. 159 p.

Auteure de nombreux albums et romans pour la jeunesse bien connue à La Réunion, Joëlle Ecormier propose plus rarement des romans pour adultes. C'est le cas avec *B(r)aises* qui a fait parler de lui pour son titre un peu provocateur dans une littérature réunionnaise très pudique. Le roman n'est pas pour autant érotique ni sulfureux. Ou du moins, s'il est sulfureux, c'est parce qu'il se déroule sur le volcan, le Piton de la Fournaise, sur une coulée de lave à peine refroidie. Un couple s'y déchire, à mort. Le roman se construit sur une alternance de séquences. Des pages typographiées en gras reproduisent un interrogatoire de police durant lequel la protagoniste, galeriste métropolitaine, est questionnée sur la disparition de son compagnon durant une nuit de brouillard, sur la route des laves pourtant interdite à la circulation en raison de la chaleur que dégagent encore les roches. Les autres séquences, essentiellement dialoguées, retracent la rupture inévitable entre cette femme et le disparu, Réunionnais noir, ouvrier de chantier familial de cette coulée sur laquelle il a travaillé. Il y conduit sa compagne dans un jeu de cache-cache pervers. Le couple passera la nuit à s'expliquer, l'homme à refuser la rupture et à exprimer sa honte de ne pas appartenir à la "bonne" couleur ni au "bon" milieu social blanc, qui sont ceux de sa compagne. La femme finira par expliquer ses failles, ses gouffres: elle n'aura aimé qu'un homme, son beau-père, ce qui a conduit sa mère à la chasser et son beau-père à se suicider. Elle se sent coupable d'un premier crime amoureux qui sera reconduit par la mort dans un accident de voiture de l'un de ses amants. La suite de sa vie sentimentale se passera à préférer le sexe à l'amour et à se conformer à l'image dégradante que sa mère lui a donnée d'elle-même. Le roman se veut bâti sur une ligne de faille,

celle qui sépare parfois à peine la vie de la mort: elle a choisi d'avorter sans le dire à son compagnon, il a choisi de se laisser mourir d'une leucémie galopante et de le cacher à sa compagne. Dans une ultime étreinte, l'homme disparaît dans un puits de lave dans lequel il voyait une métaphore de sa maladie. Malgré certaines facilités (les références pesantes à des chansons), certaines maladroites (lorsque le vocabulaire cherche à se faire provocateur et manque de naturel), et malgré une représentation parfois gênante de l'amant noir et de l'univers référentiel et culturel réunionnais étonnamment stéréotypés, le roman abrite une belle tension dramatique, appuyée sur une construction travaillée, et se fonde sur une jolie métaphore filée dans laquelle on reconnaît l'imaginaire de l'auteure de contes, celle du dragon. Dragon volcan dont la lave est le feu, dragon homme dont le sperme est le feu, dragon passion mal partagée qui s'effondre et disparaît comme le marque la phrase finale de l'œuvre: "celui qui devait finir cette nuit, c'était le dragon" (159).

Raharimanana, Jean-Luc. *Enlacement(s), coffret contenant trois textes Des Ruines, Obscena, Il n'y a plus de pays*. La Roche d'Anthéron: Vents d'ailleurs.

ISBN 978236413203. 64 p. pour chaque ouvrage.

Dans ce bel objet-livre d'un format original, mais difficile à se procurer ailleurs que sur Internet, le grand écrivain malgache continue à explorer les voix, à pousser les langues et les langages dans les retranchements du son, du sens. Ce triptyque a été composé à Athénor, scène nomade entre Saint-Nazaire et Nantes, où Raharimanana est auteur associé et il permet une recherche à la fois de mise en scène et de lectures scéniques. L'auteur y radicalise un travail de déconstruction des genres et propose des textes inclassables, qui sont tout à la fois poésie théâtralisée, théâtre poétique, cri, chant, lamento, méditation, et toujours, danse des mots. Raharimanana continue à troubler et à fasciner les lecteurs, à défaire leurs attentes et à les bouleverser. Il nous rappelle, dans une langue incandescente, l'inacceptable dont nous sommes entourés: ruines de la mémoire, ruines du présent, guerres, violence folle mais sont tout aussi fous dans un monde comme celui-ci, désir de survivre, amour inconditionnel pour l'enfant, pour la femme, pour le pays qui toujours fait retour. Son obsession est de débusquer la beauté, partout où la langue et le monde l'abritent, ou plutôt, d'extraire de la matière même de l'horreur du monde une beauté à sculpter par le langage. *Des Ruines* s'inscrit en continuité avec ce que proposaient ses puissants textes et mises en scène précédents comme *Les Cauchemars du gecko* (Vents d'ailleurs, 2011. ISBN 9782911412790), revenant sur l'esclavage et la dictature. Dans ce texte comme dans les autres, il balise le champ de ruines d'où lui-même aussi bien que son pays, ou le monde dans son entier se sont élevés. Il y déploie la réflexion que l'on retrouve dans les deux autres volumes et qui déjà construisait une part majeure de son inspiration: une interrogation exigeante sur la voix comme seul espace

de salut, de repli et de reconstruction, sur la parole salvatrice et refondatrice du corps et de la vie que l'histoire passée et présente tente sans cesse de museler et détruire.

Rakotoson, Michèle. *Passeport pour Antananarivo. Tana la belle*. Coll. Petits passeports pour le monde. Bordeaux: Elytis, 2011. ISBN 9782356390547. N.p.

La romancière malgache Michèle Rakotoson nous offre un ouvrage écrit en résidence à Bordeaux, distance qui lui a permis de réfléchir à Madagascar et à sa capitale, Antananarivo, dans laquelle elle s'est réinstallée il y a peu d'années après un long exil en France. Cet ouvrage s'inscrit dans la collection "Petits passeports pour le monde" dans laquelle on compte déjà des volumes sur Hong Kong, Tokyo, Douala, etc. Dans le cas de Rakotoson, cette exploration lui permet de poursuivre le travail qu'elle avait déjà entrepris dans *Juillet au pays*, publié en 2009, chez Elytis également (compte-rendu dans NEF, 23.1 [2008]) dont le travail est très attrayant: illustrations, qualité du papier, recherche typographique font de ces ouvrages de beaux objets. Dans *Juillet au pays*, sorte de "chronique d'un retour au pays natal," elle déplorait d'être devenue touriste dans son propre pays. Le choix du mois de "juillet" dans le titre insistait sur cette sorte de passage temporaire, lié à une "vacance" de l'appartenance. Sachant qu'elle devait repartir "chez elle" en France, elle avait alors d'autant plus d'interrogations sur son statut ambigu, se demandant si elle était francophone ou décultivée et se sentait dans un entre-deux inconfortable. Revenue s'installer "au pays," elle regarde sa ville natale d'une autre manière. Sous le sous-titre *a priori* oxymorique de Tana la belle, elle relève les dérives et les travers d'une mégalopole cataclysmique du tiers-monde dans ce qu'elle peut avoir de plus inhabitable. Mais ce constat est plus apaisé que dans ses précédentes œuvres et ne l'empêche plus d'en voir la saisissante beauté, d'y lire l'histoire mais d'y voir aussi l'extraordinaire énergie. L'auteure disparaît d'ailleurs en grande partie du récit pour laisser cette fois toute sa place à la topographie. Elle se livre à une promenade sensible dans la ville dont la cartographie est fidèlement respectée et s'alimente de commentaires, de précisions historiques. Ces retours sur le passé—comme par exemple l'évocation de la création des canaux et des rizières dans la ville ou l'incendie du Palais de la Reine en 1995, symbole d'unité nationale réduit en cendres—, lui permettent d'établir des liens avec la structure actuelle de la capitale qui se fait toujours l'écho des anciens systèmes féodaux de castes et révèle ses difficultés à adopter et à faire fructifier son métissage interne entre classes, ethnies. Rakotoson montre que ces inégalités persistantes liées à la "culture du silence" malgache se traduisent même dans le domaine artistique par le refus de la "haute ville" d'entendre les arts urbains que pratiquent les jeunes des "bas quartiers." La ville est également marquée par son héritage colonial pesant et violent, qui a laissé l'empreinte de l'acculturation et a travaillé à rendre difficile l'unification sociale. Le chemine-

ment de l'auteure est donc mû par une sollicitude inquiète pour le sort de la ville, pour ses petites gens terrassées par une misère sans nom et sans fin, "peuple sisyphien" (np) qui travaille sans cesse à survivre. L'ouvrage est guidé par une interrogation cruciale sur laquelle il se referme: comment réintégrer dans l'histoire malgache la mémoire de ceux qui en ont été exclus, les générations d'esclaves oubliés, comment procéder à une rupture qui soit en même temps création?

Samlong, Jean-François. *Une Guillotine dans un train de nuit*. Coll.

Continents noirs. Paris: Gallimard, 2012. ISBN 9782070138661. 293 p.

Ce dixième roman du romancier réunionnais Jean-François Samlong propose une nouvelle version de l'histoire, extrêmement connue à La Réunion, du bandit Sitarane, de ses complices et du sorcier Saint-Ange. Il semble que la légende sulfureuse du criminel reprenne force dans l'imaginaire réunionnais, si l'on en juge d'après la publication en 2011 de la bande dessinée *Saint-Ange et Sitarane. Les Buveurs de sang* d'Olivier Giraud et de Daniel Vaxelaire—déjà lui-même par ailleurs auteur du roman *Les Buveurs de sang, ou la véritable histoire de Sitarane* en 2008 (Éditions Orphie, ISBN 9782877636612). Le sorcier Saint-Ange est le véritable chef "spirituel" de ces brigands dont les actions criminelles sont dirigées par Sitarane le Mozambicain, le "Nègre d'Afrique." Cette bande est restée célèbre pour sa violence, pour son organisation en microsociété occulte, pour son adresse qui lui a valu la réputation de devenir invisible après absorption de sang et du jus de cadavre "siro lo mor" préparé par Saint-Ange. Elle a semé la terreur entre 1908 et 1910 dans le sud de l'île avant d'être dénoncée et capturée en 1910. Sitarane est condamné à mort et exécuté en 1911 en compagnie de son complice Fontaine au terme de deux procès, alors que Saint-Ange voit sa peine commuée en travaux forcés en Guyane, ce qui a en quelque sorte "prouvé" ses pouvoirs occultes puisqu'il était le véritable instigateur des crimes. Sitarane s'est vite mué en légende noire, ce qui vaut encore à sa tombe de faire l'objet d'un culte de magie noire dans le cimetière de Saint-Pierre. Sa mémoire hante également l'île en raison de la menace de désorganisation sociale que la bande a fait peser. Bien que n'ayant jamais été esclave mais travailleur engagé sous contrat, Sitarane peut être considéré comme une forme de "marron moderne," ce qui a réveillé la mémoire proche de l'esclavage, aboli depuis 1848 à peine. Ces meurtres et ces rapines ont fait finalement entrevoir ce qu'aurait pu être une vengeance de l'histoire:

Je suis un demi-diable qui porte le couteau, le poinçon, le poison, le pistolet, et quelle veine pour les nègres. L'île sera à eux pour de vrai. L'île est un volcan; je suis un volcan. Les nègres ont un volcan en eux, mais ils l'ignorent parce qu'ils ont traversé la mer dans les cales des bateaux. Dans ce que je dis tout bas, il y a la vérité de l'histoire, la mienne aussi, et je ne mens pas. (155)

Samlong, par le biais de son personnage dont il montre toutefois les faiblesses, les erreurs, les égarements, revient sur la violence historique fondatrice de la société réunionnaise. Il montre qu'elle repose sur une opposition entre ce monde obscur de l'esclavage, du marronnage et du désir de vengeance et la "Force" censée être apportée par le catholicisme et par le "monde civilisé" (249) de la loi française. Les procès et la condamnation à mort du criminel sont les moyens de restaurer un ordre colonial un temps menacé. L'auteur s'empare de son personnage dans une œuvre hybride, structurée en chapitres qui semblent relever du roman d'aventures. Ils se construisent à mesure de l'avancée du train qui va conduire Sitarane et Fontaine à la mort et qui, en même temps, ironiquement, transporte la guillotine qui va les tuer, ce qui explique le titre de l'œuvre. Mais l'auteur rompt souvent le pacte fictionnel, d'abord par le commentaire et la précision historiques. Le journaliste Mohammed Aïssaoui avec *L'Affaire de l'esclave Furcy* (Gallimard, 2010. ISBN 9782070128679, compte-rendu dans NEF 26.2 [2011]) ou l'historien réunionnais Sudel Fuma dans *La Révolte des oreilles coupées* (Historun, 2011. ISBN 9782362470288) proposent tous deux des ouvrages factuels qui s'autorisent la fiction. À l'inverse, Samlong choisit la fiction mais lui fait dire l'histoire et le fait. L'autre brouillage du pacte fictionnel est constitué par les nombreuses parabases qui interrompent le récit et montrent qu'il s'est fortement emparé de son personnage pour relire à sa lumière le présent de l'île: "il était d'usage à l'époque (ça l'est encore de nos jours!) d'être récompensé pour ses façons de grand repentir" (253). Sitarane et son "épopée barbare" (17) offrent un mode de déchiffrement d'une île violente, qui n'a pas su trouver les réglages entre ses diverses cultures ni assumer son histoire.

Sewtohul, Amal. *Made in Mauritius*. Coll. Continents noirs. Paris: Gallimard, 2012. ISBN 9782070137244. 307 p.

Troisième roman à peine de ce jeune auteur mauricien qui s'avère déjà central dans le paysage littéraire francophone, *Made in Mauritius* reprend la veine qui fait son succès grandissant: celle de l'humour, d'une fantaisie rare dans la littérature de l'océan Indien caractérisée plutôt par sa violence. D'œuvre en œuvre, l'auteur joue sur des constructions chaque fois différentes, mais toujours ludiques et jamais linéaires. Ici, il alterne un dialogue entre un couple—Frances, une Australienne de quarante-trois ans, et Laval, un Mauricien d'origine chinoise plus âgé—, et le récit que celui-ci fait de sa vie à sa maîtresse pendant leur traversée de l'Australie à la recherche de son ami d'enfance et de jeunesse. Le roman est donc construit sur ces va-et-vient entre les lieux, les temps mais aussi les histoires que l'on se confie. Comme dans les autres romans de Sewtohul, on retrouve ici un récit initiatique à la fantaisie débridée, une véritable fabrique de contes et d'histoires qui constitue un chant à l'hybridité du monde et des hommes, un hymne aux rencontres et à l'imprévisibilité des trajectoires. Récit de migrations com-

plexes, l'aventure de Laval se donne comme métaphore du monde contemporain et, plus spécialement, comme emblématique d'une construction nationale mauricienne complexe. Le roman est d'ailleurs dédié à "tous les Mauriciens de la génération de l'Indépendance." Laval est le croisement entre l'ancrage et l'errance à travers le motif d'une incroyable originalité du conteneur dans lequel il vit et avec lequel il se déplace. Rien de moins mobile en apparence que cette énorme boîte en fer qui pourrait signifier l'enfermement et le topos d'une insularité close. Le conteneur se trouve bien malgré lui au cœur même du processus de l'indépendance: placé temporairement sur la place où a lieu la cérémonie qui la célèbre, il devient un emblème ironique de la construction de la nation. Rien de plus mobile pourtant, puisque le conteneur est en même temps le symbole même des migrations, de leurs espoirs économiques avortés. Venu de Chine avec les parents de Laval, bourré de pacotille et de marchandises invendables dont l'enfant fera le support de son imaginaire, le conteneur est son abri, la matrice qui le fait renaître d'un pays l'autre. Il repartira vers l'Australie avec son conteneur-refuge et lieu de création, fragment de plusieurs ailleurs dans des ici toujours changeants. La vie des protagonistes, depuis leurs amitiés et leurs amours enfantines, en passant par leurs déceptions amoureuses, se reconstitue au fil des fragments et offre une fresque parfois onirique, parfois parodique et burlesque mais toujours profondément vibrante d'humanité et de tendresse. Le monde y est perçu dans ses entrelacements, ses pluralités, qui permettent d'entrevoir de nouveaux modes d'être ensemble. Avec beaucoup de finesse et de subtilité, l'auteur brasse un grand nombre de problématiques comme le sort des peuples minoritaires (les aborigènes), le sort des migrants politiques et économiques, la complexité des relations de couleurs, de genres, d'éthnies, la douloureuse question des origines et du réglage entre nostalgie et adaptation, la question de la création des identités nationales ou du choix de l'hybridité comme façon d'être au monde, mais aussi les rapports de l'art et du réel et la fonction de l'art dans le monde contemporain rongé par l'économie et les désarrois postmodernes. Tous ces fils épars se tissent, se nouent dans les enchevêtrements labyrinthiques du conte que nous offre l'enfant du conteneur.

Timol, Umar. *Le Journal d'une vieille folle*. Coll. Lettres de l'océan Indien.

Paris: L'Harmattan, 2012. ISBN 9782296965317. 114 p.

Connu pour ses recueils de poésie, sa participation à de nombreuses anthologies poétiques, ainsi que ses scénarios de BD (par exemple "Les yeux des autres" dans *Visions d'Afrique*. L'Harmattan, 2010. ISBN 9782296136557), le Mauricien Umar Timol s'est lancé ici dans le roman, suite à une bourse d'écriture offerte par le Centre National du Livre. Ce court roman, dont on peut déplorer les nombreuses coquilles, est le journal vibrant d'une Mauricienne qui a passé l'essentiel de sa vie à Paris et qui s'étale sur un peu plus d'un an. Cette femme reste attachée, ligotée

devrait-on dire, à son île natale par la langue créole, qui fait parfois des incursions dans le texte, par les liens familiaux que son mari lui impose, par la cuisine qu'elle lui fait, par la socialité également que son mari la contraint à développer avec un jeune Mauricien récemment arrivé dans la ville et dont il veut qu'elle devienne la "Didi," la sœur aînée ou ici, plutôt, la mère. Mais la femme est "folle." Cette folie est rendue par la progression tragique inévitable au fil de ce drame très court et très ramassé. Elle pourrait d'abord trouver pour synonyme, dans un premier temps du journal, "insatisfaction." Pleine de haine, de dépit de sa vie ratée aux côtés d'un médiocre, dans une banlieue terne, la femme se livre à une entreprise de désacralisation de toutes les valeurs qu'elle semble extérieurement respecter en éructant sa colère, ses injures, ses désirs toujours frustrés. Le jeune homme que son mari lui impose comme protégé va déclencher cette haine larvée qui la ronge et la fait tituber aux marges de la folie. Sans que le jeune homme s'en rende compte, il devient l'objet d'une passion fulgurante et obsessionnelle dont elle sait parfaitement qu'elle ne la conduira nulle part. Il a réveillé en elle une féminité que son mari avait gelée et l'une des audaces du texte tient aussi à ce qu'un auteur masculin endosse la perspective d'une femme âgée à laquelle il fait clamer le désir amoureux et charnel. Sa passion est d'autant plus trouble que le jeune homme endosse également l'image du fils qu'elle avait tué à la naissance pour lui éviter la médiocrité de l'existence, ce qui le condamne à son tour à être tué, empoisonné dans un délire mi-amoureux, mi-incestueux de la femme. La dimension poétique du texte est très forte et l'on reconnaît la plume de Timol dans l'expression formelle qu'il donne à la folie de son personnage à travers la décomposition syntaxique, les litanies, les redondances de termes ou le mélange des voix qui culminent dans la clause du texte, deux pages formées d'une seule phrase qui défait et la langue et la psyché de la "vieille folle."

Ouvrages critiques

- Lionnet, Françoise. *Écritures féminines et dialogues critiques. Subjectivité, genre et ironie. Writing Women and Critical Dialogues. Subjectivity, Gender and Irony*. Trou d'eau douce: L'Atelier d'écriture, 2012. ISBN 9990336687. 319 p.
- . *Le Su et l'incertain. Cosmopolitiques créoles de l'océan Indien. The Known and the Uncertain. Creole Cosmopolitics of the Indian Ocean*. Trou d'eau douce: L'Atelier d'écriture, 2012. ISBN 9990336695. 319 p.

Dans la collection que lance à Maurice le dynamique Atelier d'écriture, collection conduite par Bruno Jean-François et Barlen Pyamootoo, Françoise Lionnet publie deux importants ouvrages qui reprennent certains de ses articles, sous des versions plus ou moins remaniées, assortis de riches introductions qui établissent la problématique et l'axe démonstratif régissant sa pensée, mais aussi qui font le point sur le parcours d'une intellectuelle exigeante, professeure à UCLA,

figure majeure dans l'étude des littératures de l'océan Indien et, plus largement, des francophonies, des questions de créolisation, de rencontres culturelles, ainsi que des *gender studies*. Partie, pour son doctorat, de l'étude de la rhétorique de l'autoportrait, elle a trouvé avec le roman de la Mauricienne Marie-Thérèse Humbert, *À l'autre bout de moi*, le paradigme fondateur du "mé-tissage," du tissage et de la mise en relation entre corps et corpus. Refusant de s'enfermer dans la seule dimension thématique du terme, elle a préféré développer "un argument théorique sur les modalités de l'hybridité et des mises en relation conceptuelles d'auteurs d'ici et d'ailleurs, dans le temps comme dans l'espace" (14). Pionnière dans la déconstruction des fausses authenticités et des mythes de la pureté nationale, elle a été à l'avant-poste des réflexions sur la différence et la diversité. Dans la même perspective, elle a travaillé sur ce que le concept de métissage peut permettre d'observer dans la déconstruction de la loi des genres comme des identités nationales. À partir de ce point nodal qu'est le paradigme du métissage, son travail s'est étendu à une prise en compte plus large des formes de la mondialisation et du cosmopolitisme, ce qui lui a permis de développer, avec Shu-mei Shi, la notion de "transcolonialisme" dans *Minor Transcolonialism* (2005): "La question est alors de savoir comment négocier théoriquement la dialectique du mineur et du majeur de façon à tenir compte de toutes ces dynamiques que la mondialisation nous oblige aujourd'hui à repenser à l'échelle de la planète" (17), ce qui lui permet de parler de "transversalité non hiérarchique 'sud-sud'" (22).

C'est un panorama dans l'étude du rapport entre colonialisme et genre qu'elle propose dans le volume *Écritures féminines*. Dans une première partie, elle réévalue l'histoire littéraire et ses lacunes, travaillant sur la misogynie de certains auteurs, établissant des relations intertextuelles entre des œuvres de femmes de l'océan Indien pour analyser l'écriture des genres et de la violence. Dans une deuxième partie, elle se consacre davantage au transcolonialisme et à une critique de la "littérature-monde" qui précisément occulte la question de la minorité. Elle se consacre tout particulièrement à l'étude de l'ironie qui permet un "décalage transcolonial" (21) c'est-à-dire de se situer à côté ou en retrait des traditions. Elle fait d'ailleurs de l'ironie postcoloniale l'une "des caractéristiques singulières de la créolisation indianocéane, ce qui la démarque de la littérature des Antilles où l'engagement à l'ère dé-ou anticoloniale restait plus sombre ou plus austèrement politisé qu'à Maurice" (24).

Le second volume, *Le Su et l'incertain*, dont le titre est emprunté à Glissant et au titre du Livre un du *Discours antillais*, analyse ce qu'elle nomme en sous-titre les "cosmopolitiques créoles de l'océan Indien." Hormis le premier texte, ce volume ne contient que des articles en anglais. L'auteure y conserve la même démarche appuyée sur l'intertextualité et sur la question transnationale. Elle relève la situation d'interculturalité très précoce de la zone de l'océan Indien, mais largement ignorée par l'Occident qui continue à la voir selon les modalités de

l'orientalisme. Insistant sur la nécessité du décloisonnement, de la fluidité, elle revient sur l'impératif épistémologique de défaire les nomenclatures. Elle préconise une "analyse comparée des approches française et américaine de la diversité et de la solidarité [qu'elle] contraste avec les phénomènes de créolisation" (12) et elle se consacre aux formes dissymétriques des relations:

C'est dans le décalage entre ce que l'Histoire officielle retient et ce que la mémoire véhicule,—entre le document d'archive et l'imagination de l'écrivain—que se glissent aujourd'hui de nouvelles façons de voir le monde et de repenser l'évolution des formes de contact et des zones de pouvoir. En se resituant dans ces décalages, on peut arriver à éclairer les zones d'ombre du savoir. C'est ce qui conditionne ici ma démarche intellectuelle. (13)

Se fondant sur Glissant, mais contestant la mise en commun voire le brouillage des termes de créolité et de créolisation à laquelle on assiste bien souvent, elle revient sur la nécessaire distinction entre Antilles et océan Indien et à l'intérieur de cet espace, entre la situation d'un DOM comme La Réunion et de Maurice qui est le lieu même des "interactions cosmopolitiques" (16), une "fabrique de mondialisation" (17). Travaillant dans la perspective des *Cultural* et *Postcolonial Studies*, elle œuvre à la déconstruction des stéréotypes et de la doxa du dix-huitième au vingt et unième siècle dans un corpus d'articles brassant de nombreuses dimensions: la littérature européenne et sa dette envers le pays du "sud," la réécriture du monde par les auteurs mauriciens, l'exotisme, le sexe et le pouvoir, "la postmodernité et la créolité conçues comme les deux faces d'un même processus identitaire et culturel, ainsi que leur impact respectif sur la (non) gestion des phénomènes de crise ou de catastrophe par les pouvoirs publics . . ." (21).

Parisot, Yolaine, et Nadia Ouabdelmoumen, coords. *Genre et migrations post-coloniales. Lectures croisées de la norme*. Coll. Plurial 20. Rennes:

PUR, 2013. ISBN 9782753521797. 188 p.

Dans cet ouvrage pluridisciplinaire, l'océan Indien ne fait l'objet que d'une partie des contributions, mais, précisément, dans le cadre d'une réflexion générale particulièrement productive et encore trop peu proposée, il est mis en relation avec l'espace caraïbe. Cette démarche s'offre ainsi comme une proposition de décentrement de la perspective critique, permettant ensuite un élargissement à la prise en compte d'autres espaces, d'autres univers culturels (Afrique de l'ouest, espaces et arts urbains . . .). Sans les confondre ni les assimiler l'un à l'autre, l'avant-propos rappelle que l'océan Indien et la Caraïbe "ont substitué à l'ancrage la migration comme origine et fondation" (16). À partir de ce cœur emblématique, l'ouvrage peut observer la mise en œuvre des questions de la norme et

de la relation entre genre et migration: “dans le cadre d’une étude conjointe du genre et de la migration, les corpus caribéens et indiaocéaniques offrent l’intérêt commun de représenter des sujets frontaliers aux identités plurielles” et ce à partir d’une “perspective nécessairement décentrée” (13). Si la littérature est privilégiée, sous les formes canoniques du roman (Condé, Danticat, Kincaid, Devi, Agénor, Appanah, Confiant, Patel) mais aussi des récits de vie, elle n’exclut pas l’approche linguistique, ou sociomusicale dans une perspective culturelle avec l’analyse du rap. L’ouvrage se donne pour objet d’observer les intersections entre les deux référents majeurs que sont Spivak et Butler que la doxa théorique tend à considérer comme nécessairement fructueux et surtout “d’interroger leur capacité à appréhender les rapports de domination loin des poncifs de la victimisation et/ou de la réification” (11). Loin d’être considérées comme des thématiques, les migrations sont donc entendues comme des contextes englobants dans lesquels le genre, pour sa part, se redéfinit comme production des différences et, en conséquence, de rapports sociaux dissymétriques.

Le fil conducteur est donc celui d’une réflexion sur les théorisations de la norme, énoncées depuis ce double point de vue, et sur les violences symboliques que celles-ci révèlent ou dont elles procèdent, qu’il s’agisse de la tentation universaliste de la théorie occidentale, d’une part, du refus radical de cette théorie, d’autre part, ou encore de la cristallisation autour de discours masculins de décolonisation, par exemple. Comment les idéologies de genre, combinées à la question des migrations, façonnent-elles les modalités de production de connaissances? (11)

C’est ainsi que s’interroge l’avant-propos, exposant une série de problématiques et de questionnements sur la dimension sexuée des rapports sociaux et langagiers dans le contexte migratoire, les croisements entre genres sexués et les reconfigurations des genres littéraires. La pluralité des approches et des corpus proposés n’empêche pas la grande cohérence d’une question et d’un principe sans cesse posés: se départir de ce qui tend à devenir normes épistémologiques des études de genres comme des études francophonistes, pour mieux appréhender les croisements et interrelations des genres et des migrations dans la fluidité et la complexité des zones de créolisation.

Revue critique et de création (par ordre alphabétique)

Interculturel Francophonies. “Les Comores: une littérature en archipel”

19 (juin–juillet 2011). ISBN 9788895343105. 384 p.

Ce numéro de la revue semestrielle sur les cultures et littératures nationales d’expression française *Interculturel Francophonies*, publiée sous l’égide de l’Alliance Française de Lecce et dirigée par Andrea Cali, est consacré à la littérature comor-

rienne. Il a été coordonné par Jean-Luc Raharimanana et Magali Nirina Marson. Raharimanana souligne ainsi les enjeux de cette belle et innovante entreprise:

Archipel confiné dans le lointain et le silence, les Comores connaissent depuis plus d'une décennie un bouillonnement littéraire que peu d'universitaires et de critiques ont remarqué. Ignorer la littérature comorienne, c'est amputer sans conteste la littérature india-océane. [. . .] Les Comores constituent pourtant l'une des cultures les plus anciennes de l'océan Indien. Komor . . . ou les quatre lunes, archipel connu des navigateurs arabes et chinois, lieu de passage obligé des premiers migrants malgaches, c'est un territoire mythique qui a développé une riche culture orale, et depuis peu une littérature écrite foisonnante. (avant-propos)

Le volume revient donc en grande partie sur la littérature orale, dans une première partie qui évoque également les sources écrites de la littérature comorienne ainsi que le rôle de la traduction du Coran. La revue revient ensuite sur une idée majeure qui est celle d'une littérature en partition, entre les îles indépendantes des Comores et l'île française de Mayotte. Les tensions politiques et identitaires permanentes entre les îles trouvent un écho dans une littérature qui s'invente et cherche une esthétique du politique. Plusieurs entretiens menés par Magali Nirina Marson avec des écrivains comoriens nourrissent ce numéro qui contient également plusieurs inédits: extraits d'une pièce de théâtre de Soeuf Elbadawi, d'une nouvelle de Mohamed Anssoufouddine, d'un roman d'Adjmaël Halidi, ainsi qu'un poème de Nassuf Djailani. Entre violence provocatrice et grotesque de rires libérateurs, la littérature comorienne écrite de langue française propose une voix émancipée et inédite qu'il s'agit maintenant d'entendre. On peut pour cela suggérer la lecture du texte poétique inclassable d'une âpre beauté et d'une violence parfois insoutenable du poète et dramaturge mahorais Alain Kamal Martial, *Cicatrices* (Vents d'ailleurs, 2011. ISBN 9782911412868).

Loxias. "Arts et Littératures des Mascareignes." 37 (2012). Revue en ligne de l'Université de Nice. revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6983.

Ce volume est dirigé par Odile Gannier et Patrick Quillier et s'inscrit dans le programme "Littérature et communauté," du CTEL de l'Université de Nice. Il part du constat qu'hormis quelques figures et quelques grands noms de la littérature et de la musique, les arts et les littératures des Mascareignes, (Maurice, Rodrigues, Réunion) restent largement inconnus "dehors." Comme l'indique la présentation en ligne du volume, il propose "ainsi des monographies sur un auteur ou un artiste, une présentation historique sur un mouvement ou la production des revues littéraires de l'île Maurice, un essai sur des questions particulières, comme, entre autres, le rapport à l'histoire, l'interculturalité, les mythes fonda-

teurs, le dépassement des dualismes (local/global, centre/périphérie, national/transnational . . .).” On notera ainsi que les artistes du champ—écrivains, photographes, cinéastes . . .—se voient partagés entre des stratégies de reconnaissance et de légitimation externes et internes (Jean-François, Kee Mew).

Passage d'encre. “Afrique . . . Océanie, Mutations.” 2.1 (2012).

ISBN 9782358550673. 120 p.

Fondée en 1996, la revue de création contemporaine *Passage d'encre*, partenaire d'Arte et soutenue par le Centre National du Livre, propose ici un dossier sur la littérature malgache, dirigé par Raharimanana et Johary Ravaloson, avec la participation d'auteurs, de photographes (Pierrot Men), d'artistes et comporte des œuvres graphiques originales. Le volume est composé de créations et d'articles analytiques qui se donnent pour projet de proposer “un cahier résolument contemporain, exister coûte que coûte et crier l'ignominie, sur l'état de colonisés volontaires d'une certaine élite; rives et dérives où créativité et infamie côtoient les mêmes eaux: l'île enclavée dans ses rêves éclatés, l'art face à l'existence” (53).

Plaisance. “Regards sur la littérature réunionnaise de langue française.”

Rome: Éditions Pagine. 26 (2012), et 28 (à paraître 2013).

Illustré par des photographies anciennes ainsi que par des œuvres d'André Robèr, Wilhiam Zitte, Charly Lesquelin, Stéphane Hoareau, ces volumes, dirigés par Andrea Calì et Magali Nirina Marson, explorent de nombreuses facettes des littératures réunionnaises de langue française, depuis la littérature coloniale jusqu'à la littérature postcoloniale.